

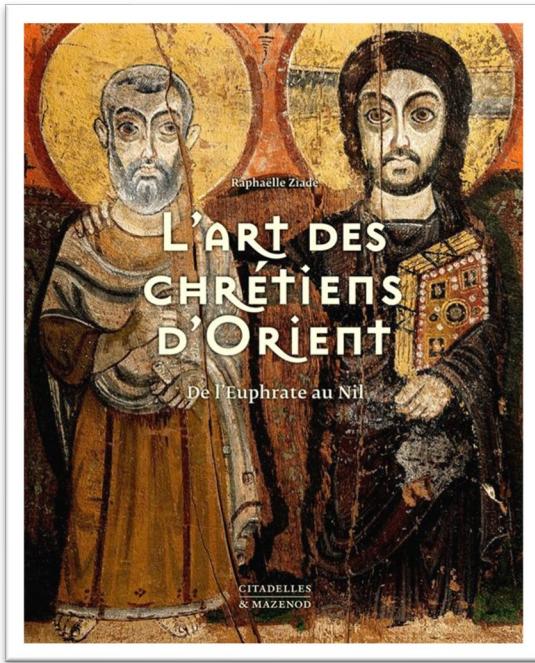
J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie les fascicules 2020/1 (janvier-juin) et 2020/2 (juillet-décembre) des *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (CRAI)*, parus au cours du mois de février dernier. L'ensemble totalise 807 p. et comporte 126 illustrations.

On rappellera que l'année 2020, marquée par deux confinements, n'a pas permis à l'Académie de maintenir le nombre habituel de ses séances hebdomadaires, mais que, grâce à des échanges électroniques, puis à des réunions virtuelles organisées régulièrement par son secrétariat, elle a été en mesure de continuer à

fonctionner pleinement en termes administratifs et financiers, et de tenir en particulier des comités secrets. On rappellera aussi que, durant cette période fort difficile, des présentations de livres offerts ont été effectuées sous la forme de compilation largement diffusées.

La livraison 2020/1 des *CRAI*, qui couvre, en raison des circonstances exceptionnelles traversées, les mois de janvier à juin, rassemble les textes de douze communications et notes d'information se rapportant pour la plupart d'entre eux à l'orientalisme, depuis l'Égypte pharaonique et la Bactriane antique jusqu'au Cambodge du X^e siècle, avec deux exposés présentés dans le cadre de la journée de célébration du centenaire de la reconnaissance de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem (EBAF). Plusieurs exposés sont dus à des membres ou bien à des correspondants de l'Académie : « La collection *L'homme et la guerre*, fondée et dirigée par Jean BAECHLER, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, 15 vol., 2014-2019, par M. Philippe CONTAMINE ; « La médecine antique : nouvelles publications », par M. Philip van der Eijk, correspondant étranger ; « Aux marches orientales de la Bactriane antique. Nouvelles perspectives », par M. Henri-Paul FRANCFORTE ; « *Monumentum aere perennius* : Hermès Trismégiste, Soixante-dix ans après l'édition Nock-Festugière », par M. Jean-Pierre MAHÉ ; « Une autre "Renaissance" italienne ? Réflexions sur les cultures matérielles au XV^e siècle », par M^{me} Élisabeth Crouzet-Pavan, correspondant français ; « Les oasis de l'Égypte pré-moderne : une exception documentaire, par M. Nicolas Michel, élu depuis lors correspondant français ; « Bref regard sur l'orientalisme à l'École biblique (1885-2010) », par M. Jean-Baptiste Humbert, correspondant français de l'Académie. Il y a eu également soixante-quatre recensions d'ouvrages présentés en hommage en vue de distinguer études et travaux récents. On trouvera également dans cette livraison plusieurs rapports, en particulier sur les activités de l'Institut français d'Archéologie orientale (IFAO) en 2018, par le Secrétaire perpétuel Nicolas GRIMAL, alors Président de l'Académie, sur les activités de l'École française d'Extrême-Orient (ESEO) pour l'année 2018-2019, par M. Pierre-Sylvain FILLIOZAT, ou sur l'état des publications de l'Académie pendant l'année 2019, par M. Michel ZINK, Secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie. S'y ajoutent une allocution prononcée à l'occasion de la disparition de Jean DELUMEAU, membre de l'AIBL, et une autre après avoir appris le décès de Albrecht Dihle, correspondant étranger, par M. Nicolas GRIMAL.

La livraison 2020/2 des *CRAI*, correspondant aux mois de juillet à décembre, réunit sept communications et notes d'informations dont quatre relève de l'archéologie de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient antique, ainsi que les textes de vingt-six comptes rendus d'ouvrages déposés en hommage à l'Académie. On y trouvera, en particulier, le texte de la communication présentée par M. Carlos LÉVY, élu depuis lors membre de l'Académie (« Itinéraires du scepticisme romain, d'Aulu-Gelle à saint Augustin »). On pourra également lire dans cette livraison les rapports sur l'état et les activités de l'École française d'Athènes pour 2019, de l'École française de Rome pour 2019 et de l'École biblique et archéologique française (EBAF) pour 2019-2020, dus respectivement à M. Olivier PICARD, M^{me} Agnès ROUVERET et M. Christian ROBIN, membres de l'Académie — mais aussi plusieurs allocutions prononcées par M. Nicolas GRIMAL à l'occasion des décès de Francis RAPP, Marc FUMAROLI et Jean-Louis FERRARY, membres de l'Académie, ainsi que de Jean Vezin, correspondant français, et Mario Torelli, correspondant étranger.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'académie, de la part de son auteur, Raphaëlle Ziadé, *L'art des chrétiens d'Orient, De l'Euphrate au Nil*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2022, préface de Jean-Luc Elhoueiss. 24,5 x 31 cm. 592 p. 600 illustrations couleur. Relié sous jaquette et étui illustré.

Cet ouvrage, paru dans la prestigieuse collection de livres d'art « Citadelles et Mazenod », est un monument par son format et l'abondance et la qualité de l'iconographie. L'auteur, conservatrice du département des icônes au musée du Petit-Palais, avait été commissaire de l'exposition *Chrétiens d'Orient, 2000 ans d'histoire*, qui s'est tenue à l'Institut du monde arabe en 2017-2018 et a rencontré un très large succès. L'ouvrage se situe dans la continuité de cette exposition et de son catalogue.

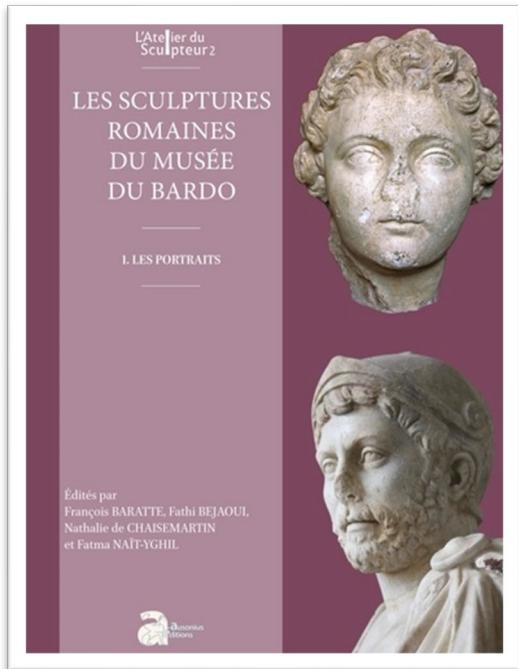
Consacré à ce qu'il est convenu d'appeler les « Chrétiens d'Orient », il prend l'expression dans un sens restrictif, le Proche-Orient qui fut à partir du milieu du VII^e siècle sous domination arabo-musulmane. Il exclut ainsi

l'Éthiopie, les cultures chrétiennes du Caucase (Arménie et Géorgie) sauf à la marge pour des manuscrits arméniens produits en monde arabe. La limite de l'Euphrate indiquée dans le titre n'est en fait pas respectée puisque les monastères du golfe Persique et de Mésopotamie sont évoqués. Inversement l'histoire de l'expansion du christianisme et de l'Église apostolique de l'Orient (souvent qualifiée de « nestorienne ») dans le monde perse, en Asie Centrale, en Chine et en Inde n'est pas inclue. Il s'agit donc d'une conception des Chrétiens d'Orient qui correspond peu ou prou à celle qui s'est mise en place en France à partir du XVI^e siècle quand la France s'en est proclamée protectrice, fondant sur ce rôle sa politique au Levant, et qui s'est popularisée au moment de l'expédition envoyée par Napoléon III au Liban au secours des maronites attaqués par les druzes.

L'objet est traité selon un plan chronologique en 4 grandes parties : Des origines à la conquête arabo-musulmane ; Au temps des Omeyyades et des Abbassides (VII^e-X^e siècle) ; À l'époque médiévale (XI^e-XIV^e siècle) ; dans l'empire ottoman (XVI^e-XIX^e siècle). Si à l'intérieur de ces chapitres, certains éléments sont traités régionalement, l'approche générale se veut transversale, traitant de l'art des diverses provinces et cultures chrétiennes comme d'un ensemble homogène et s'organisant par types d'objet. Le parti pris est de considérer cet art comme un tout partagé d'un bout à l'autre de la région. Pour autant, l'étude est fortement ancrée historiquement, y compris dans l'étude des rapports entre les types de décor produits par les chrétiens et ceux des monuments du monde musulman dans lequel ils vivaient, auquel les artistes chrétiens ont souvent collaboré. L'étude se ferme en conclusion sur la célèbre icône du Petit-Palais, qui avait été produite pour commémorer les martyrs coptes assassinés en 2015 en Libye : l'artiste s'inspire d'un modèle traditionnel de représentation des quarante martyrs de Sébaste, montrant ainsi la vitalité de cet héritage artistique et religieux.

Dans ce cadre, l'ouvrage s'intéresse aussi bien à l'architecture religieuse, qu'à son décor (mosaïque, peinture, sculpture) et aux objets, des meubles aux ampoules de pèlerinage, en passant par les tissus, les bijoux, les objets de la liturgie, les ivoires, les manuscrits illustrés, les maquettes, en accordant une place toute particulière aux icônes pour les périodes les plus récentes.

L'ouvrage est une somme, qui met en œuvre une très large documentation et une vraie réflexion historique non seulement sur l'art mais aussi sur l'histoire des communautés qui l'ont produit et sur les pratiques religieuses qu'il illustre ou révèle (monachisme, liturgie, pèlerinages etc), ainsi que sur les circulations de modèles et de personnes. Superbement et abondamment illustré, cet ouvrage peut se lire à divers niveaux, pour ses images, pour son texte et les réflexions qu'il porte, et aussi comme un point de départ pour aller plus loin grâce à une belle bibliographie.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, Fathi BEJAOUI, Nathalie DE CHAISEMARTIN, Fatma NAÏT-YGHIL et moi-même, l'ouvrage intitulé : *Les sculptures romaines du musée national du Bardo. I. Les portraits*, L'atelier du sculpteur 2, Ausonius Éditions, Bordeaux, 2023, 276 p.

Il s'agit du premier volume du catalogue scientifique des sculptures d'époque romaine du musée national du Bardo, à Tunis, une entreprise de longue haleine qui approche aujourd'hui de son terme, fruit d'un projet de coopération entre l'Institut national du Patrimoine à Tunis et Sorbonne Université, avec le soutien de l'UMR 8167, Orient et Méditerranée (CNRS-Sorbonne Université) et mis en œuvre sous la responsabilité des quatre éditeurs cités plus haut avec une équipe de jeunes chercheurs tunisiens et français. La Tunisie est à juste titre fière de son exceptionnel patrimoine de mosaïques, qui font la renommée du musée du Bardo. Mais on oublie souvent l'existence d'une riche collection de sculptures de toute nature, statuaire honorifique

ou funéraire, images des dieux et des héros, sculptures décoratives ou sarcophages, présentes partout dans l'espace urbain : il s'agissait en effet de rendre hommage à l'empereur et à sa famille ou bien aux notables de la cité, d'honorer les dieux, de fixer le souvenir des défunt ou de garnir agréablement monuments publics et espaces privés.

Depuis sa création en 1888 et pendant longtemps, le musée du Bardo a accueilli l'essentiel des découvertes intervenues sur le territoire tunisien : sa collection apparaît donc tout à fait représentative de la diversité à la fois thématique et qualitative des sculptures qui occupaient l'espace antique. Ce sont près de 800 pièces qui ont été examinées, pour une part inédites. Ce premier volume réunit les portraits et toutes les œuvres qui, privées aujourd'hui de tête, étaient certainement complétées par une effigie réelle, empereurs, impératrices et membres de la famille impériale, et personnes privées, dans une grande variété de types : personnages en toge, en cuirasse, voire dans la nudité héroïque, femmes drapées suivant les différents modèles en vogue. Le catalogue réunit 175 notices, consacrées à des sculptures provenant de toutes les régions de la Proconsulaire. Certes, le hasard des collections entraîne quelques bizarries : un beau portrait de Septime Sévère découvert à Gouraya, en Algérie, est parvenu au musée du Bardo dans des circonstances mystérieuses (tandis que d'autres sculptures, trouvées en Tunisie, sont arrivées, elles, au musée d'Alger) ; plus étonnant encore, apparaît dans la collection du Bardo un portrait de prêtre palmyréen, offert sans doute au musée par un amateur qui l'avait acquis sur place.

Quelques grands ensembles se détachent : les thermes d'hiver et d'été de Thuburbo Maius, dans lesquels de nombreuses sculptures paraissent avoir été rassemblées à la fin de l'Antiquité ; le théâtre et l'odéon de Carthage, fouillés sous la direction de Paul Gauckler dans les premières années du XX^e siècle, qui présentent deux situations différentes, puisque dans le théâtre le décor statuaire semble être tombé en place, alors que, pour l'odéon, les sculptures ont été découvertes dans des citernes sous la scène, dans lesquelles elles avaient été, au jugement du fouilleur, jetées davantage que mises à l'abri ; le théâtre de Bulla Regia, qui a livré deux imposantes statues de Marc Aurèle et de Lucius Verus, mais aussi deux statues féminines, d'un gabarit plus modeste et diversement interprétées : quatre statues à propos desquelles on s'interroge sur le point de savoir si elles appartenaient ou non à un même programme ; enfin, à Bulla Regia encore, le temple d'Apollon, d'où proviennent plusieurs statues, dont quelques portraits : un dépôt dont la nature est encore débattue.

Mais, globalement, la collection est tout à fait homogène : la série des portraits commence avec Auguste pour aller jusqu'à l'époque tétrarchique, avec une concentration des œuvres aux époques antonines et sévériennes. Se distinguent quelques pièces de haute qualité, comme le remarquable portrait de l'empereur Lucius Verus trouvé dans le théâtre de Dougga, ou la célèbre tête de vieillard, exemple de portrait réaliste, dans laquelle on a proposé de reconnaître Gordien I^{er}, éphémère empereur qui a régné quelques mois en 238 ; cette identification toutefois reste discutée, et il est difficile de trancher. Un portrait

de jeune homme provenant de Thuburbo Maius a donné l'occasion d'une belle surprise : resté quasiment inédit, considéré comme un satyre, il s'est avéré rentrer dans une petite série de six têtes découvertes en Italie pour la plupart, et une à Trèves, qui pourraient représenter, selon une séduisante hypothèse de Kl. Fittschen, un des deux fils du futur Antonin le Pieux, décédés tous les deux avant l'adoption de leur père par Hadrien ; proposition renforcée sans doute par le fait que l'exemplaire du Bardo, intact et de belle qualité, a été découvert à proximité d'un portrait d'Antonin, provenant, lui, des fouilles du capitole de la même petite cité.

Les portraits privés donnent prise à des remarques analogues : on remarque quelques belles têtes, au traitement très sensible, comme un portrait d'Antinoüs retrouvé dans le dégagement de l'odéon de Carthage, et plusieurs pièces jouissent d'une juste célébrité, notamment le grand personnage en toge découvert en deux fois (le corps, puis la tête) dans le sanctuaire de Saturne à Dougga, auquel une couronne tourelée confère un caractère particulier ; on l'a souvent considéré comme un notable représenté en *Genius* de la cité ; mais l'existence d'une autre tête-portrait à couronne tourelée change quelque peu les données du problème. Autre statue remarquable : le personnage en posture héroïque provenant du théâtre de Carthage, casqué, une chlamyde sur l'épaule, son attitude reprend probablement le type du Diomède de Crésilas ; de belle facture, il se distinguait en outre par une dorure au moins partielle, sur la barbe en particulier ; la question se pose avec insistance de son identité.

Les mêmes observations peuvent être formulées en ce qui concerne les femmes de la famille impériale ou privées : l'éventail chronologique est analogue et la collection compte quelques très belles têtes ; on citera seulement ici la statue bien connue de Minia Procula, découverte à Bulla Regia, ou celle, colossale, d'une inconnue, provenant de Khanguet el Kedim, l'antique Drusiliana peut-être, non loin du Kef. Parmi les impératrices, on note avec intérêt l'abondante représentation de Sabine, à mettre sans doute en relation avec les voyages d'Hadrien en Afrique ; plusieurs portraits de femmes qui restent encore des inconnues, comme une tête très sensible à turban natté, pourraient bien être celles de princesses.

Mais l'apport de cet ouvrage ne se limite pas à des questions d'identification. L'examen attentif de chaque sculpture a permis de nombreuses observations techniques : on peut noter, par exemple, le caractère étonnant de plusieurs statues, fort peu épaisses (on a parfois parlé, comme d'une caractéristique de la sculpture dans l'Afrique romaine, de « statues-planches ») : clairement, nombre de ces œuvres sont sculptées dans des blocs de 30 cm d'épaisseur, un pied romain (ce qui implique de nombreuses pièces rapportées pour réaliser les éléments qui ne pouvaient tenir place dans un bloc aussi étroit) ; c'est le cas du fameux « Hercule de Massicault », mais aussi de bien d'autres œuvres, sans doute exécutées sur place, en Afrique. Pour de nombreuses statues, les faces du bloc d'origine sont laissées brutes, dans le dos, au sommet ou sur les côtés : les deux statues colossales assises de Marc Aurèle et de Lucius Verus du théâtre de Bulla Regia, déjà mentionnées, en sont deux exemples significatifs.

Sur le plan technique encore, puisque la collection du Bardo, faite d'œuvres pour la plupart non restaurées et dont l'épiderme est donc resté intact, une attention particulière a été portée à la polychromie qui donnait souvent aux sculptures leur aspect final : une étude, menée en collaboration avec le Laboratoire d'archéologie moléculaire et structurale (UMR 8220, CNRS-Sorbonne Université) a permis de préciser et d'analyser les restes de couleurs, parfois spectaculaires, sur plusieurs œuvres, et de réfléchir aux techniques mises en œuvre ; dans les meilleurs cas, le travail est bien celui d'un peintre, attaché à suggérer des nuances et à marquer les ombres.

D'une manière générale, l'ensemble de ces œuvres pose la question délicate de leur origine, et des ateliers dans lesquelles elles ont été réalisées. Aucune malheureusement n'est signée, ce qui ne surprend guère pour l'époque romaine. Mais, si un certain nombre sont exécutées en Afrique même, à Carthage ou ailleurs, d'autres sont manifestement importées des grands centres du Bassin méditerranéen, d'Asie mineure (on pense à Aphrodisias), de Grèce ou de Rome (on peut faire de rapprochements stylistiques avec des portraits découverts à Ostie) : dès maintenant, l'étude des portraits du musée du Bardo enrichit les observations que l'on peut faire sur le commerce des œuvres d'art à travers la Méditerranée et sur la diffusion des modèles.

Si la collection du musée du Bardo n'est plus le seul ensemble de sculpture existant aujourd'hui en Tunisie (on pense à Carthage, ou à Sousse), elle est bien représentative de la place que tenait la statuaire dans l'Afrique romaine et des problèmes qu'elle pose. Son étude concrétisée par ce premier volume, qui livre aux chercheurs un abondant matériel, se prolongera rapidement par un second, consacré aux figures divines et à la statuaire idéale. Elle ouvrira, c'est l'intention des auteurs, vers un travail d'ensemble sur la sculpture romaine en Afrique.